

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 40.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 16 Février 1867.

L'ÉLECTEUR,

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR
UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,
Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, par la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit, et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	\$ 0.35
2 insertions.....	0.63
4.....	1.25
8.....	2.00
24.....	3.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	\$ 0.50
2 insertions.....	0.85
4.....	1.50
8.....	3.00
24.....	6.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées franco, à A. GUERARD et Cie. Éditeurs, Propriétaires Rue St. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont; St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. Williams's Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues, Craig et St. Laurent, Montréal.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

12 FÉVRIER.

NEAL MALONE.

ÉTUDE DE MŒURS.

Jamais tailleur n'eut le cœur plus haut placé que le petit Neal Malone. Quoiqu'il n'eût que quatre pieds de haut, il arpentait la terre avec l'assurance d'un géant; on aurait même dit qu'il ne tenait qu'à lui d'enfoncer le globe sous ses pas. Qu'on ne répète plus en Irlande qu'un tailleur n'est que la neuvième partie d'un homme. Neal Malone avait glorieusement vengé de ce reproche la corporation des jambes croisées; il l'avait enlevé comme une tache sur un collet d'habit, il avait fait cette reprise à l'honneur du métier. Neal descendait d'une famille batailleuse, qui s'était signalé dans autant de combats qu'aucun héros de l'antiquité. Il n'était donc pas étonnant que son sang se révolta de la conardise de sa profession; il n'était pas étonnant qu'il fût comme un échantillon de tout ce qu'il pouvait y avoir de valeureux et d'héroïque dans un homme qui ne se battait jamais, car nous avons négligé d'informer le lecteur que Neal, sans avoir l'âme basse, ne s'était jamais battu de sa personne. Ceci, toutefois, n'était rien à son courage. S'il ne se battait pas, c'est simplement parce qu'il ne rencontrait que des poltrons. Nul ne voulait se mesurer avec lui. En vain son ardeur s'enflam-

maît; sa soif de combat é ait condamné à ne jamais être éteinte, si ce n'est par le whisky, qui ne faisait que l'accroître. Bref, il ne trouvait pas d'ennemi. Il avait souvent défié les premiers joueurs de bâton et boxeurs, de sa paroisse, provoqué des hommes pesant deux cents livres, mais sans succès. Il avait en lui quelque chose qui leur disait qu'une rencontre avec Neal leur coûterait leurs latrines. Neal voyait tout cela avec une indignation haineuse; il déplorait la dégénérescence du siècle, et il trouvait bien dur que le descendant d'une famille si belliqueuse fût condamné à passer sa vie paisiblement, tant qu'il se donnait de si bons coups autour de lui. C'était une calamité pour lui de voir toutes les têtes brisées excepté la sienne; de n'avoir jamais pu avoir le bras en écharpe, ni le moindre bien sur la peau.

« Tête et sang ! s'écria-t-il un jour de foire qu'il était à moitié gris, n'aurais-je donc jamais un bit de bataille ? Est-ce qu'il n'y en aura pas un seul parmi ces poltrons-là qui tiendra tête à Neal Malone ? Pour une raison ou pour une autre, je moisis faute d'une raclée ! je deshonorai ma parenté par la vie que je mène. Ami ou ennemi, ce n'est pas là une considération. Mais, pour Dieu, que je puisse me battre ! »

Tout cet héroïsme était perdu; Neal ne pouvait trouver d'adversaire. Tout au contraire, chacun de ses amis, autant dire tous les habitants de la paroisse, étaient prêts à prêter sa défense. On lui frappait tant sur le dos, que ses os en étaient presque disloqués dans son corps. On lui secouait tant la main, qu'elle en perdait son adresse à l'aiguille pour plusieurs jours après. C'était là une position insupportable pour tout le monde, mais deux fois calamiteuse pour un tailleur martial.

Il avait beau tout faire pour en sortir, chercher querelle à ses connaissances, les insulter, les calomnier avec une verve d'imagination à faire honte à nos romanciers, rien n'y faisait. Le monde était devenu étonnamment chrétien; quand Neal avait frappé sur une joue, l'autre s'offrait à lui avec aménité.

Neal était capable de supporter bien des afflictions; mais comment se résigner à cette paix forcée ? Elle produisit en lui ce que Burton appelle une mélancolie ventueuse, laquelle n'était qu'une accumulation de courage n'ayant aucun moyen de s'échapper, si tant est qu'on puisse dire sans inconvenance du courage qu'il cherchait à s'échapper. Il était mal à l'aise sur son établi. Au lieu de tailler tranquillement sa étoffe, il brandissait ses ciseaux comme s'il était à la tête d'une faction; il usait énormément de craie en traçant de travers sur son drap, et il lui arrivait même de prendre son carreau brûlant sans poignée. Ces symptômes alarmèrent ses amis, qui le décidèrent à consulter un médecin. Neal le fit pour les contenter; mais il savait bien qu'aucune ordonnance ne lui ferait sortir du corps le courage; qu'il était trop imbu d'héroïsme pour qu'aucun apothicaire pût faire de lui un poltron. Son seul mal était de manquer d'ennemis. Le docteur lui recommanda bien une saignée; mais perdre du sang d'une manière pacifique ! Neal refusa; il ne pouvait se laisser tirer du sang qu'à son corps défendants.

Ses parents n'avaient jamais connu d'autre lance, qu'un gourdin, et Neal n'était pas homme à renier les principes de sa famille.

Ses amis, voyant qu'il réservait son sang pour des circonstances plus glorieuses, ne savaient plus que faire. Son exclamation perpétuelle était, comme nous l'avons dit : *Je moisis faute d'une raclée !* Ils faisaient tout leur possible pour le réjouir de cette espérance; ils lui faisaient observer qu'ils vivaient dans un pays excellent pour un homme affligé de sa maladie;

et lui promettaient de tacher de lui susciter un ennemi ou deux qui, il fallait l'espérer pourraient arriver à quelque résultat.

Cette perspective le soulagea quelque temps; mais comme les jours se passaient sans aucune chance de bataille, son courage ne faisait que broûter. Son âme, ainsi qu'une lame restée trop longtemps au fourreau, commençait à se rouiller. Il regardait la pointe de son aiguille et le tranchant de ses ciseaux avec un sentiment d'amertume; et, cette préoccupation lui troublait la cervelle, il commettait dans l'exercice de sa profession des bévues plus graves que jamais.

Il envoyait à l'une de ses pratiques un habit avec des jambes de culottes en guise de manches, et à l'autre les manches de l'habit assemblés en guise de culottes. Il perdait sa santé, sa bonne humeur, tout, excepté son courage. Son visage devint pâle, et son air paisible; sa fanfaronnie de elle-même l'abandonna; son corps se racornit comme un painais desséchée. Trois fois il fut forcé de rétrécir ses habits, et trois fois il constata qu'une bonne partie de son temps serait nécessairement employée à poursuivre sa propre personne à travers la solitude de ses vêtements plus que déserts.

« Dieu sait qu'il est difficile de se former une idée exacte d'une situation aussi paradoxale que l'était celle de Neal. C'était presque un miracle, on en conviendrait, que d'être réduit par l'affection universelle à n'avoir que la peau et les os; et cependant, pour résumer le tout dans un paradoxe de notre invention, nous affirmons que plus d'hommes se sont élevés dans le monde par l'animosité de leurs ennemis que par la bienveillance de leurs amis. Ceci peut se prendre dans tous les sens, s'appliquer même, si l'on veut, à la pendaison; et cela n'est pas tout à fait faux. »

Un jour, Neal tassa les jambes croisées, à la manière des tailleurs, repassait une culotte; ses mains étaient posées sur la poignée de son fer, et son menton appuyé sur le dessus de ses mains. À voir son air plein de tristesse, on aurait cru qu'il était là pour être dessiné, comme un modèle de misère ou d'héroïsme en détresse, plutôt que dans l'acte laborieux de repasser les coutures d'un vêtement. Neal était dans cette attitude, lorsque M. O'Connor, le maître d'école, dont il retournait pour la troisième fois les *inexpressibles*, entra dans la boutique. M. O'Connor, était lui-même un type aussi accompli d'infortune que le tailleur. Il avait une expression d'abattement résigné qui indiquait une bonne dose de calmar. De chaque côté de son nez étaient deux profonds ravins que ses pleurs avait creusés lorsqu'ils pouvaient encore verser des pleurs. En somme, à juger sur l'apparence, c'était une lutte d'affliction entre lui et le tailleur, tous deux tristes, décharnés, dépérissants.

« Monsieur O'Connor, dit le tailleur quand le maître d'école entra, ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

M. O'Connor s'assit; et, après s'être essuyé le front, il posa son chapeau sur l'établi, mit sa moitié de mouchoir dans sa poche et regarda le tailleur. Le tailleur, en retour, regarda M. O'Connor; mais aucun d'eux ne parla pour quelques minutes. Neal paraissait enveloppé dans sa propre misère et M. O'Connor dans la sienne; ou peut-être, car lorsqu'il n'en coûte rien, on a volontiers de la sympathie pour les malheureux de ses amis, le tailleur était-il enveloppé dans la misère de M. O'Connor, et M. O'Connor dans celle du tailleur.

Enfin M. O'Connor dit : « Neal, mes *inexpressibles* sont-ils finis ? » Neal, mes *inexpressibles*, répondit Neal; mais sur mon âme, monsieur O'Connor, ce n'est pas à vos *inexpressibles* que je pense.

Je ne suis pas la neuvième partie de ce que j'étais.

On ne trouverait pas en moi assez d'étoffe pour matelasser un collet.

— Êtes-vous encore capable de porter un bâton, Neal? — J'en ai un là de noisetier qui est comode, dit le tailleur; mais à quoi bon de la porter quand je ne peux trouver personne avec qui me battre? Je moisis faute d'une raclée! Mais si vous aviez de la patience.....

(A Continuer.)

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEBEC:

SAMEDI, 16 FÉVRIER 1867.

Ce qui domine au-dessus de toutes les agitations dont les Etats Unis sont en proie, c'est l'affranchissement des esclaves. Tant qu'a duré la guerre civile, tous les hommes de quelque importance, restés fidèles à l'Union, se sont efforcés de ramener tous les esprits à ce seul principe. La ténacité de quelques uns fut telle, que le Sud, de guerre las, finit par entériner ses propres nègres et leur confier la garde de certains postes. Et pourtant le Sud voulait assésor sa confédération sur l'esclavage; et Stephens, le vice-président, le collègue de Jefferson Davis, avait dit que l'institution odieuse serait la pierre angulaire du nouvel édifice!

Mais pour arriver à un pareil résultat, il fallait des hommes pleins de foi dans leurs idées et capables de les faire triompher par l'inflexibilité de leur caractère. Au début de la grande guerre, le Nord était comme frappé de stupeur; le coup de canon du fort Sumter avait produit le découragement dans bien des cœurs; on ne voulait pas croire que les hommes du Sud persisteraient dans leur entreprise impie contre une constitution qui avait abrité toute les libertés, même celle de trafiquer des âmes!

Notre intention n'est pas de faire l'histoire de l'abolition graduelle de l'esclavage aux Etats Unis; de démontrer comment de nationale que l'institution était, elle devenait sectionnaire par l'émancipation des esclaves dans le district de Columbia; de parler non plus des esclaves fugitifs rendus aux unionistes du Sud, de la confiscation d'autres esclaves sur les plantations, enfin de ceux dont l'affranchissement devient en dernier lieu une condition de paix avec leurs maîtres. Nous voulons seulement insister quelque peu sur la part que certains hommes, inflexibles dans leur conviction, ont prise à l'élevation de la race noire.

Les confédérés ne voulurent pas d'abord reconnaître aux soldats noirs du Nord le caractère de belligérants, et leur vouèrent une guerre d'extermination: au fort Pillow on ne fit quartier à aucun. L'embarras de Lincoln devient grand, comme on peut se l'imaginer. Cependant il ne se découragea pas, et choisit le général Butler pour débattre cette question épineuse de l'échange des prisonniers noirs, et de la protection que leur devait le Nord. Le général accomplit sa tâche avec une inexorable fermeté: "homme pour homme, officier pour officier, soldat pour soldat," tels furent les termes qu'il posa au Sud orgueilleux qui finit par épargner les soldats noirs, tout en les faisant travailler aux fortifications comme des forçats. Sur le champ, le général Butler se mit à traiter les prisonniers confédérés de la même façon. Le Sud céda enfin devant la détermination de Butler, et le soldat noir de l'Union, prisonnier, fut traité comme prisonnier de guerre!

Voilà, en peu de mots, la part glorieuse qui revient au général Butler dans l'affranchissement de l'esclave aux Etats Unis, qui est l'un des faits les plus considérables de ces temps modernes, et dans l'abaissement de cette arrogante aristocratie qui avait étayé sa puissance sur un abominable servage. L'histoire, pas celle que l'on écrit pour le compte des partis politiques, n'oubliera pas de glorifier les hommes qui ont eu foi dans les immortels principes d'égalité et de fraternité.

— La *Chronique* de Québec, feuille ministérielle, cherche quelquefois à se faire illusion sur sa servilité, par des petites moues aux ministres comme celle-ci, par exemple. Parlant des déclarations que les députés prodiguent en Angleterre, tandis qu'ils ne font rien connaître en Canada, où se trouvent les véritables intéressés, "il n'y a rien, en cela, de surprenant, dit-il. Le public du Canada a depuis longtemps cessé d'espérer des renseignements sur ses intérêts les plus importants, de la part de ses gouvernants à Londres ou ici. En l'absence d'une opposition fortement organisée, les ministres croient qu'il n'ont aucune raison de montrer du respect au public. Depuis l'arrivée des députés à Londres, ils n'ont pas envoyé un seul télégramme autorisé. C'est par trop criant!" — Cet accès d'indépendance fait honneur à la *Chronique*. La *Minerve* devrait parfois imiter son confrère de Québec ne serait-ce que pour faire division à la monotonie de son servilisme. — *National*.

L'article éditorial suivant de l'*Union Nationale*, peint si bien la position misérable de notre population ouvrière de Québec, que nous devons l'insérer dans notre feuille. Nous reviendrons certainement sur cette importante question:

LA QUESTION DES SALAIRES.

D'une extrémité à l'autre du Canada, on n'entend généralement qu'un cri, et ce cri est pénible, il est sinistre:

"Les salaires sont trop bas; on ne gagne pas assez pour vivre!"

Ce cri est-il fondé? est-il vrai? Oui. Il a toute la population pour témoin. Les salaires sont modiques, trop modiques; l'ouvrier ne peut honorablement vaquer dans la société avec cette pitance. Il n'y a qu'une union là-dessus.

Mais quelle est la cause de la modicité des salaires en Canada? Notre pays est jeune, rempli de ressources naturelles, que Dieu lui a prodiguées avec sa grande et généreuse main, qui ne compte jamais ce qu'elle donne. Comment la misère y trouve-t-elle son chemin?

Certes, pour nous, la question est simplifiée depuis longtemps, mais depuis surtout que nous l'avons étudiée à fond, en recherchant les causes des malheurs de notre patrie et de plus les remèdes à ces maux.

Tout cela est dû au défaut d'industrie manufacturière.

Et le défaut d'industrie manufacturière est dû à la connexion impériale, qui annihile, par des influences égoïstes et même coupables, notre prétendue liberté de faire nous-même notre tarif qui donne au manufacturier anglais tous les avantages que devrait avoir le manufacturier canadien.

Nous avons traité cette question sous toutes ses faces dans le travail que nos imprimeurs vont bientôt livrer à la publicité. Nous nous contenterons d'expliquer en deux mots notre pensée.

Ceux qui ne comprennent pas la question industrielle disent: "Mais vous voudriez donc que tout le monde travaillât dans les manufactures, puisque vous répondez invariablement à nos plaintes: "Il nous faudrait des manufactures!" Supposons que telle serait notre pensée; ne vaudrait-il pas mieux gagner sa vie dans les manufactures que de végéter dans toute autre carrière de la vie? Sans doute. Mais nous disons de suite qu'on interprète mal notre pensée.

Trois industries-mères doivent alimenter un peuple.

En premier lieu, l'industrie agricole.

En second lieu, l'industrie manufacturière.

En troisième lieu, l'industrie commerciale.

Les trois sont essentielles à la prospérité d'un peuple. Nous ne les énumérons donc, pas par ordre d'importance, mais par ordre de nécessité.

Nous nous arrêtons à l'industrie manufacturière: c'est la seule qui ne soit pas bien comprise.

L'industrie manufacturière embrasse, dans notre pensée, tout le travail qui se fait avec des machines ou des outils. Elle résume le travail ouvrier. Tout ouvrier est fabricant ou manufacturier. Tout homme qui prend un morceau de pierre, ou un morceau de bois, ou un morceau de métal, ou un produit quelconque et qui lui donne une forme et de la valeur par son travail, est manufacturier.

Maintenant le travail manufacturier peut se faire sur un plus ou moins grand pied. Il peut être le fait d'un individu travaillant seul ou pour

son propre compte; ou d'un bourgeois faisant travailler pour son compte plusieurs personnes, plusieurs ouvriers.

Or de la quantité de travail manufacturier faite dans un pays, dépend la prospérité de l'ouvrier.

Pour deux raisons:

La première, c'est que plus il y a de production manufacturière, plus il y a de prospérité générale, par conséquent plus les salaires sont élevés.

En second lieu, la prospérité générale se résolvant en la construction de plus de maisons, plus d'usines, plus de constructions de toute espèce, plus d'activité dans tous le mouvement matériel, que lorsqu'il y a stagnation dans la production manufacturière, par conséquent plus il y a d'industrie manufacturière, moins il y a de chômage; le montant réalisé par le travail de l'ouvrier doit donc nécessairement être plus élevé.

Ces vérités sont élémentaires. Il y a des gens lettrés qui croient que l'ouvrier n'est pas susceptible de les comprendre: au contraire c'est l'ouvrier qui les saisit le plus promptement et le mieux. Mais à une condition: c'est qu'on les lui explique.

Or il y des journaux qui n'admettent pas ce sujet dans leurs colonnes. S'ils l'admettent, ils le relèguent dans leurs colonnes d'annonces. Pourquoi? Parce qu'ils sont payés pour dire des mensonges, et que cela implique qu'on doit les payer pour faire connaître la vérité? C'est à raison de cette dernière assertion, son léc sur les faits, qu'ils mettent dans la partie lucrative de leur journal, ce sur quoi ils devraient au moins attirer l'attention dans leurs colonnes éditoriales.

Il nous est donné de voir en ce moment une correspondance d'ouvriers charpentiers de navires et caiffats, perdue dans les colonnes d'annonces de la *Minerve*. Dans cette correspondance on se plaint amèrement de la condition de cette classe d'ouvriers. Ce témoignage est attesté par trois ouvriers respectables. Il constate la condition extrêmement malheureuse de cette classe ouvrière. Les journaux qui proclament que le Canada est le pays le plus prospère du monde se gardent bien de mettre en relief les plaintes amères de l'ouvrier, plaintes qui sont le démenti de leurs félicitations illusives. Or, il faut que la presse patriotique donne place à ces réclamations dans ses colonnes, afin qu'elles soient connues du pays entier. En exerçant une pression sur l'opinion publique, le gouvernement du pays aura probablement horde de tenir l'ouvrier dans cette condition coloniale où tout est misère et déception pour les classes ouvrières et pour la classe agricole en même temps. Il importe peu qu'on nous demande nos services. Chacun se doit à son pays, et personne ne doit perdre une occasion d'être utile à ses compatriotes.

Nous publions le mémoire des ouvriers charpentiers et caiffats dans l'une de nos plus prochaines éditions.

D'un autre côté, nous avons reçu une correspondance d'ouvriers menuisiers. Ils se plaignent eux aussi de leur condition. Ils affirment ne pouvoir vivre avec le salaire qui leur est payé. Ils s'en prennent aux contracteurs. Le mal vient de plus loin, comme nous l'avons dit. Nous publions leur correspondance, avec les explications qui précèdent et qui leur seront peut être utiles. Il importe que cette question soit discutée. Il importe qu'elle soit même bientôt résolue: car c'est l'intention des ouvriers menuisiers d'émigrer en masse aux Etats-Unis, si leur salaire n'est pas élevé. Le mal dont ils se plaignent existe. Il faut qu'il soit guéri promptement, qu'elqu'en soit la cause. Pour notre part nous contribuons de toutes nos forces à leur faire rendre justice, soit par les contracteurs, si la faute est en partie à ceux-ci, soit en travaillant à changer, dans leur intérêt, la condition du pays, qui est sacrifié aux intérêts britanniques.

MÉDÉRIC LANCOT.

CHOSSES MUNICIPALES

A l'heure qu'il est nous ne saurions porter un trop vif intérêt aux affaires municipales de Québec.

Les améliorations d'édilité les plus urgentes ne peuvent se faire parceque nous avons encore un large déficit à combler; et, en face des circonstances malheureuses où s'est trouvée la ville l'au dernier, le comité de finance, par la bouche du maire, est venu nous apprendre qu'il ne peut recommander de nouvelles taxes.

Le moment est donc mal choisi par le repré-

sentant du quartier Champlain, qui est venu, vendredi de la semaine dernière, introduire une série de motions à l'effet de reconstruire en quelque sorte notre Aqueduc; et il demande pour cette immense entreprise, un demi-million. Il ne s'est élevé qu'une protestation; elle est partie de M. le conseiller Campbell.

Il semble que l'on est quelque peu inquiète des affaires de jobs et d'ingotage.

A la séance de mercredi, M. St. Michel a demandé au maire ce qu'il pensait d'une demande que les incendiés feraient à la législature, par l'intermédiaire du conseil de ville, à l'effet qu'il leur fut permis d'ériger des maisons dont la charpente en bois serait recouverte en brique. Il démontra que si on donnait cette permission, les incendiés reconstruiraient leurs demeures beaucoup plus promptement et à meilleur marché. Des agents d'assurances sont sous l'impression que les compagnies d'assurance qu'ils représentent n'objecteront pas à ce mode de construction; que les primes ne seraient pas plus élevées, dans ce cas, que celles que l'on exige des propriétaires de maisons en brique ou en pierre. On permettait à Montréal l'érection de bâtisses en bois à recouvrement de brique.

Le maire répondit qu'en toute probabilité, si les avantages de cette façon de construire étaient démontrés, la législature permettrait aux habitants de Québec de construire ainsi leurs maisons, puisqu'on le fait ailleurs.

Après que l'échevin Hill eut célébré les hautes capacités du maire dans les termes de la plus basse servilité, M. Hearn, qui le croirait? — proposa, secondé par M. Hill, — pouvait-il choisir un meilleur appui? — la motion suivante:

Que le conseil estime qu'il est opportun d'exprimer son entière confiance dans le maire et sent qu'il se fait l'écho des citoyens de toutes les classes quand il vient exprimer l'espoir de son heureux retour dans sa ville natale après avoir effectué un agréable voyage en Europe.

A une réunion spéciale du conseil de ville, pour la nomination d'un maire suppléant, M. Legaré, représentant du quartier Jacques Cartier en qualité d'échevin, a été unanimement appelé à remplir ce poste éminent.

Il ne faudrait pas trop proclamer que le maire de Québec, va voyager en Europe entièrement à ses frais et dépens. L'adoption des motions interpositives de M. Hearn, l'autorise à faire certaines démarches auprès de fondateurs anglais pour en obtenir les renseignements et les conditions nécessaires à la pose des nouveaux tubes de l'Aqueduc. On peut s'attendre à solder une très jolie note.

La Patrie raille "l'éloquence républicaine en Amérique."

L'Époque publie un article excellent, qui peut passer pour une réponse aux susceptibilités aristocratiques de la Patrie:

Nous autres hommes de l'ancien monde, nous nous troublons trop aisément devant ces fièvres salubres des peuples nouveaux. Nous ressemblons à des vieillards qui tremblent toujours que les jeunes gens ne se cassent le cou en cherchant dans une gymnastique hardie un accroissement de force et de santé. D'ailleurs, il y a dans l'allure de toute république une vivacité nécessaire que nous nommons volontiers du désordre et qui n'est que le mouvement même de la liberté. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est un grand publiciste, invoqué et cité en mainte occasion par l'Empereur lui-même, par l'auteur des idées napoléoniennes et de la Vie de César: Pour règle générale, a écrit Montesquieu, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de république, on peut être certain que la liberté n'y est pas. Si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Ce Montesquieu n'était cependant pas un démagogue, quoi qu'en puissent penser les conservateurs de la morale publique, qui se montrent, dit-on, peu satisfaits du Galilée de M. Ponsard, et les publicistes qui admirent les lettres de M. Giraudeau, contre la liberté de la presse. — *Messenger Franco-Américain.*

DERNIÈRES NOUVELLES D'EUROPE.

Londres, 14 Février.

Le projet de loi pour la confédération des provinces nord-américaines ne comprend que les deux Canadas, la Nouvelle Écosse et le Nouveau Brunswick.

Le gouvernement anglais se chargera de tous les frais du gouverneur Eyre de la Jamaïque, dont le procès se fait maintenant.

Lisbonne, Févr. 14.

La malle de Rio Janeiro apporte la nouvelle qu'une rébellion avait éclaté dans le Paraguay, qui menaçait sérieusement le pouvoir et l'existence du président Lopez.

Alexandrie, Févr. 13.

Un certain nombre de navires ont passé à travers le canal de Suez.

Dublin, Févr. 13.

La gouvernante a eu avis du débarquement de féniens de deux navires à Valentia. Sir Hugh Rose, le commandant général en Irlande et lord Naas partent pour l'Irlande sur le champ.

Une folle rumeur se répand que les féniens vont essayer de couper le câble transatlantique.

C'est le 20 de ce mois que les Amateurs canadiens-français donneront leur représentation à la Salle de Musique. On y jouera une pièce expressément écrite pour la compagnie, intitulée les *Brigands du Carouge*. Nous avons le droit d'espérer qu'il y aura foule à cette première, comme on dit à Paris, quand ce ne serait que pour la rareté du fait en ce pays.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec	56,136,00
Montréal	14,238,00
Trois-Rivières	205,00
Ottawa	1,765,00
Haut-Canada	8,914,00
de la Campagne	17,002,00
Etats-Unis	19,505,00
Prince Edouard	1,172,00
Nouveau-Brunswick	12,049,00
Nouvelle Écosse	11,042,00
Angleterre Écosse	211,516,00
France	934,00
Irlande	8,634,00
Allemagne	14'00
Le gouvernement du Canada	50,000,00
Total	362,586,00

60	charges de provisions
25	charges de marchandises
338	minots de grains
5,332	minots de patates.
12,000	paires de couvertes de laines.

Nous avons besoin à ce journal, d'un compositeur qui ait servi au moins deux ans

Nous trouvons dans un journal de New-York, sous une forme anecdotique, la plus jolie réclame qui ait jamais été faite; que nos lecteurs jugent plutôt; nous traduisons mot à mot.

UN MIRACLE

Un jeune homme d'une excellente famille, Andrew Seward, se présente un jour chez le docteur Mac-Dreaden.

Il était pâle, mais sur ses pommettes saillantes on remarquait une de ces rougeurs fatales qui disent trop la maladie mortelle.

Le docteur ne s'y trompa point. Le jeune homme était putrinaire.

Avec cette brutalité qui distingue son caractère il lui dit:

—Monsieur, si vous étiez guérissable, je vous guérirais; mais le mal est sans remède, je ne vous soignerai pas.

—Par grâce, docteur.

—Jamais.

—Vous voulez donc que je meure?

—Vous êtes condamné.

Déjà le jeune Andrew en avait vu d'autres.

On l'avait traité de toutes les façons. Le mal n'avait fait que s'aggraver.

—Aimeriez-vous mieux, reprit le docteur, me voir vous traiter, malgré ma conviction, dans le seul but de gagner de l'argent?

Andrew courba la tête, serra la main de ce cruel personnage et s'éloigna.

Qui voir, qui consulter désormais? Tout espoir n'était-il pas perdu?

Une idée lui vint cependant encore... Les noyé se ra-

crochent à tout ce qu'ils rencontrent.

—Allons en Europe! dit-il.

Il vint en effet en Europe, à Paris, la ville des joies pour ceux qui ne souffrent pas.

Six mois après, il quittait Paris, non plus le visage maigre et tiré, les pommettes rouges et les yeux caves,

mais souriant et vermeil, replet et bien portant.

Que s'était-il donc passé?

A son arrivée à New-York, son premier soin fut d'aller voir le docteur Mac-Dreaden.

Celui-ci ne le reconnut pas.

—Ciel! s'écria le docteur, est-il possible? Vous! vous que j'ai déclaré inguérissable... Quel prodige!

—Et c'est ce qui vous a guéri?

—Oh! non. J'ai trouvé à Paris un de mes amis d'enfance qui, lui aussi a été très malade—Fais ce que j'ai fait m'a-t-il dit, et tu te guériras. Je l'ai fait, et me voici.

—Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous fait? s'écria le docteur, en se levant, l'œil hagard et la poitrine halotante.

—Une chose bien simple, répondit Andrew, j'ai pris de la *Revalesses-ère du Barry*.

—Ah! ah! ricanna le docteur.

—Et depuis, continua le jeune homme, je n'ai plus eu d'autre nourriture. Vous voyez l'effet qu'a produit ce merveilleux aliment.

—Oh! s'écria Mac-Dreaden dans un transport d'égarement, il faut que j'en aie le cœur net!

Et, saisissant un scalpel ouvert sur son bureau, il se précipita sur Andrew pour le frapper et fouiller au nom de la science ses entrailles fumantes.

Mais, grâce à la revalescière, le jeune homme était devenu tellement robuste que d'un bras saisissant Mac-Dreaden de l'autre il le terrassa.

—Maintenant, dit-il, je pourrais me venger mais je pardonne un moment d'égarement à celui qui n'a pas craint de me dire un jour la vérité.

—La vérité!... râla le docteur, non! j'avais menti, puisque tu es sauvé!

DIALOGUE DE DEUX HABITANTS SUR LA CONFÉDÉRATION.

Jean-Marie.—Bonjour, François.

François.—Bonjour, Jean-Marie.

J. M.—Quelles nouvelles?

Fr.—Ma foé! pas grand chose; seulement qu'y paraît qu'on veut nous *embâcler* encore dans la Chambre. As-tu entendu parler de c'te *Configuration* qu'on va avoir?

J. M.—Moé?—jamais j'en ai entendu souffler motte.

Fr.—*Quens! quens!* le v'là qui se souvient pas de ça, à c'l'heure.

J. M.—Pas en toute, sacreguenne.

Fr.—Mé, tu sais ben, la fois que le notaire a tant *hasé* sur les Anglais; qu'il a dit que pas plus tard que ben vite, on serait enquérement dans leurs pattes; qu'on allait être noyé dans le flot du populaire *taxon*; enfin, cé comme ça qu'on allait être flambé pour conserver not *naturalité*..... Tu t'souviens ben de ça sûrement?

J. M.—Ah! quens! ben mé! si je m'en souviens! Cé t'y d'ça qu'y parlait?

Fr.—Très—conséquemment, maître Jean-Marie.

J. M.—Cé—ty pour avoir lieu ben vite, c'te *considération*—là?

Fr.—Ben dame! ça peut pas aller loin.

J. M.—Sacreguenne!!! si elle passe par écite, ça pas sans égratignures toujours... Cré mille tonnerres! et dire que not' membre nous en a tant seulement pas parlé.....

Fr.—Es-tu fon? y sont tous dans l'complot..

J. M.—Si cé pas s.....

Fr.—Tenons-nous sur nos gardes.

J. M.—Crains pas; j'ai mon vieux fusil à la maison. Pour P'tit Jean p; Jacquot, y prendront des brocs pi des crocs.

Fr.—C'est bon Jean-Marie, té ton patriote.

J. M.—Comme à l'âge de vingt ans, François.

Fr.—Allons, moé, j'en vas faire mon train.

J. M.—Moé tout. Bonjour, François.

Fr.—Bonjour, Jean-Marie!

VARIÉTÉS.

Voici le plus joli mot d'avare qui ait été fait depuis longtemps.

On apporte dernièrement à un père une note de dépenses faites par son fils chez un coiffeur. C'est une page entière de coupes de cheveux pratiquées sur la tête du jeune homme, dans l'espace de deux ou trois ans : — cela conclut très modérément par un total de douze piastres. Le père pousse des cris.

— Ah ça ! tu as donc fait couper les cheveux à tous tes amis et connaissances ?

Enfin le père finit par entendre raison.

— Tiens, voilà tes douze piastres et même deux piastres avec. Mais fais toi couper les cheveux une fois pour toutes !

Dans les grands moments, le silence est toujours terrible, parcequ'il encourage l'esprit à réfléchir. — (Jules Noriac.)

DANS UN OMNIBUS.

Deux dames sont assises et causent à voix basse.

Un jeune homme va s'asseoir à côté d'elles et les lorgne avec une persistance qui paraît les effrayer.

Les dames baissent leurs voiles.

— Comment ! mesdames, fait le séducteur désemparé, des voiles, aux dix-neuvième siècle !

— Pourquoi pas ?

— Il y a longtemps qu'on les a remplacées par la vapeur.

Un landgrave, margrave, ou peut être un burgrave, je ne sais au juste, a institué à son vieux château une procession. Un ami engageait l'auteur d'Heva Méry, à venir voir cette cérémonie.

— Ma foi non, répondit ce dernier, cela ne doit pas être fort curieux, toutes les processions se ressemblent.

— Mais non, celle-ci n'a lieu que tous les cent ans !

— Ah ! que ne le disiez-vous ; partons, la prochaine fois nous n'aurons pas le temps d'y aller, profitons de l'occasion.

Voici un grand format qui s'occupe à consoler les pendus.

Cette consolation est à la portée des pendus des deux sexes. Il ne s'agit que d'avoir une serviette le jour où l'on se pend. Mon grand journal va vous dire la manière de s'en servir, — telle qu'il l'a apprise d'une piqueuse de bottines qui s'est pendue la semaine dernière.

— On a fait, — dit-il, — une remarque intéressante : c'est que la pauvre fille avait étendu une serviette sur sa glace afin de ne pas se voir quand elle serait pendue.

Avis aux personnes qui n'aiment pas à se regarder après leur mort. Que les pendus se le disent !

— Bonjour. Ça va bien !... Qu'est-ce que vous avez donc ? vous avez l'air tout chose !

— Pas mal, merci. Vous ne devineriez jamais la scène que je viens d'avoir.

— Une scène ! Où ça ?

— Chez les Bachelet, où j'ai soupé ce soir. Vous connaissez le petit Machin ?...

— Oui. Après ?

— Nous étions très liés. Nous nous sommes fâchés. Bref, j'étais furieux ce soir, en voyant qu'on nous avait justement placés à côté l'un de l'autre à table.

— C'était désagréable, voilà tout. Ensuite ?

— Vous allez voir. J'étais à peine au potage, que je sens qu'on me marche sur le pied. C'était lui !

— Une distraction, peut-être... tout bonnement !

— C'est ce que j'ai cru d'abord. Mais, cinq minutes après, je reçois un grand coup de pied dans les jambes. C'était lui, encore !

— Ah ! diable !

— Cinq minutes après, encore un coup de pied. C'était lui toujours !

— Elle est bien portée. Et alors ?... Vous avez demandé une explication ?

— Inutile, mon cher ! Il me regardait avec des yeux... J'ai bien vu qu'il voulait avoir une querelle... Vous comprenez que j'ai perdu patience.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai mis mes pieds sur les bâtons de ma chaise !

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer ; sans quoi, elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

LE GLANEUR.

ANNONCES

THIBAudeau, THOMAS & CIE.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES

Anglaises, Françaises, Allemandes, Américaines, etc.

A l'encoignure des rues St. Pierre et Sous-le-Fort, Québec. à Montréal, Thomas, Thibaudeau et Cie. à Manchester, Thomas et Thibaudeau.



VERITABLE CONSERVATEUR DES DENTS.

PHILODONTE

ODORANT

DU

Dr. POURTIER, Chirurgien-Dentist.

Preparation Hygienique Scientifiquement

Pour Purifier la Bouche,

CONSERVER

LES GENCIVES ET LES DENTS

A VENDRE

Chez tous les Pharmaceins.

TRAITÉ DE GÉOMÉTRIE

PAR

CHARLES BAILLARGE, ecr.,

Ce magnifique volume de 800 pages est à vendre par le soussigné, à son bureau à la Corporation. Rue St. Louis.

Prix : — 12s, 6d.

CHRYSANDRE JUNEAU.

AU SERPENT D'OR.

DYSPEPSIE.

Remèdes contre la dyspepsie, les mauvaises digestions et les constipations

Z. FORTIER & Cie.



Citrate de Magnésie granulé
Magnésie calcinée.

Carbonate de Magnésie
Magnésie fluide de Murray.

" " de Dinneford.

Poudre de Gregory.

Du Parry's Revalenta Arabica.

Robinson's Patent Barley.

" Gruau breveté.

Dr. Leras sy: de phosphato de fer.

Amers de Hooftland (Allemand.)

Amers de Hostetter.

Eau de Vichy. (Eau par excellence.)

Pastilles de Vichy.

Eau minérale de Ste. Geneviève.

ETABLISSEMENT

DE ALFRED VENNÉR

AU BAS DE LA RUE GRANT, ST. ROCH.

Cet établissement, où sont installées les meilleures machines à vapeur pour scier, évider et raboter le bois de construction de maisons, prend chaque jour un accroissement considérable, et est mis en état de satisfaire avec promptitude et libéralité aux commandes qu'on voudra bien confier à son propriétaire. L'étendue du terrain sur lequel est érigé ce bel établissement industriel permet à M. Vennér d'y garder un assortiment considérable de bois et autres matières propres à construire et qu'il peut disposer à des conditions on ne peut plus libérales.

M. Vennér prend occasion de remercier sa nombreuse clientèle de l'encouragement qu'il en a reçu, et tâchera d'y répondre avec le même empressement et la même libéralité.



A. SAVARD.

HORLOGER DE LA MARINE.

60 RUE ST. PIERRE 60.

BASSE VILLE.

Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Baromètre, Boîte-à-Musique, &c., faites avec soin et à des prix modérés.

N. B. La réputation d'habileté dont il jouit, et la longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

G. NOREAU.

HORLOGER & BIJOUTIER,

RUE DU PONT, ST. ROCH,

QUEBEC.

Tient constamment un assortiment de Bijoux, tel que : MONTRES, BAGUES, BRACELETS, &c.

G. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la Bijouterie.



MAGASIN DE CHAUSSURES

JOSEPH LECLERC.

32 Rue Craig, St. Roch, 32

Possède un riche assortiment de chaussures pour Dames, Messieurs et Enfants, faites avec tout l'art possible. PRIX MODÉRÉS.



S. D. VACHON.

PROFESSEUR DE MUSIQUE

Donne des leçons sur le Violon, Violoncelle, Guitare, &c., à domicile.

S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 324 rue St. Joseph, St. Roch, Québec.

A VENDRE OU A LOUER

POSSESSION IMMEDIATE.

Une maison à deux étages, en pierre de taille, sur la rue de la Reine, No. 101. — Termes de paiement faciles et titres incontestables.

S'adresser à M. Joseph Breton, rue Richardson ou au notaire soussigné

FRANS. HUOT

QUEBEC, 22 DECEMBRE, 1866.

12 Rue du Pont.

RECOMMANDATION.

L'imprimerie de L'ÉLECTEUR exécutera tous les travaux typographiques qu'on sera disposé à lui confier ; elle apportera la plus intelligente activité à satisfaire les personnes qui voudront bien la favoriser de leurs commandes.

A. GUERARD, & CIE.